

LOUISE LACOURSIÈRE

La Saline

TOME 1

IMPOSTURE

Libre Expression



LOUISE LACOURSIÈRE

La Saline

TOME 1

IMPOSTURE

Libre  Expression

Une compagnie de Quebecor Media

Prologue

Montréal, 28 septembre 1885

Au pas de course, Antoine Peltier parcourut la courte distance entre le collège Sainte-Marie et la rue Sainte-Catherine, où il attrapa de justesse le tramway en direction de l'est de la ville. Il se glissa sur l'unique siège libre, à gauche du conducteur qui, presque aussitôt, donna aux chevaux le signal du départ en caressant de son fouet le flanc droit du meneur.

Antoine déposa une mallette remplie de cahiers et de livres sur ses genoux et reprit son souffle. Son entretien avec le père Justinien, un jésuite doué pour attirer les confidences, s'était prolongé à son insu, tant le sujet discuté le bouleversait. Pour la première fois, il avait osé partager son tourment : il dérogerait aux plans d'avenir élaborés par son père à son intention, même s'il y avait tout d'abord souscrit avec enthousiasme.

Certes, il voyait plus clair en lui, mais sa poitrine se comprimait en imaginant la réaction de sa famille. Doutes et remords le rongeaient au point de lui causer des insomnies. À présent, il savait ce qu'il ne voulait pas faire dans la vie, sans pour autant connaître sa voie. Un soupir d'exaspération lui échappa.

D'ordinaire, il marchait pour parcourir les quelques kilomètres entre le collège et la maison de son oncle Barnabé, où il habitait depuis le début de ses études classiques. Mais, en cette fin d'après-midi, heureusement qu'il avait accès au tramway, sans quoi il aurait été en retard pour le souper.

Le grincement des roues couvrit un moment le bruit des conversations. Une voiture conduite par un homme en livrée et

menée par un superbe étalon blanc les dépassa. Les bourgeois à l'aise pouvaient s'offrir le luxe de voyager seuls dans leur véhicule hippomobile alors qu'Antoine et ses semblables empruntaient de plus en plus le tramway pour se déplacer dans Montréal, sillonnée d'est en ouest et du sud au nord par un chemin de fer à rails plats. Compte tenu de la faible friction entre les roues et les rails d'acier, le cheval déployait moins d'efforts à tirer le tramway. En outre, comme il suivait un tracé obligatoire, la circulation des autres véhicules s'en trouvait facilitée. Quant aux ouvriers des quartiers populaires de l'est, la grande majorité résidait près des usines et se rendait au travail à pied.

D'un pas assuré, un préposé se déplaça sur le marchepied du wagon et requit de chacun un billet ou une pièce de cinq cents.

Antoine n'avait jamais eu d'argent sonnante en poche avant d'arriver à Montréal. Sa famille vivait des produits de la ferme à Saint-Léon-le-Grand, où le troc était d'usage.

Son père, Augustin Peltier, possédait le plus gros cheptel de vaches Ayrshire du canton, et pourtant il n'aurait pas eu les moyens de payer de grandes études à sa progéniture. Contre toute attente, Barnabé Lanthier, l'oncle maternel d'Antoine, notaire, marié et sans enfants, offrit à son beau-frère d'héberger son aîné et d'assumer les frais de sa scolarité. Augustin Peltier avait longtemps hésité. Il aimait bien Barnabé, mais pourquoi avait-il fallu qu'il épouse cette Anglaise hautaine qui ne s'était pas donné la peine d'apprendre un français convenable ?

Les fils des nantis du village et les boursiers du curé Lachapelle fréquentaient le séminaire de Trois-Rivières ou celui de Joliette. Savoir son Antoine demeurer à Montréal et, en plus, avec cette pimbêche d'Elizabeth avait rebuté Augustin. Pour sa part, Antoine avait prié, les bras en croix, pour que son père accepte la proposition de son oncle. À Saint-Léon-le-Grand, la population ne dépassait pas les mille cinq cents habitants, alors qu'on dénombrait plus de cent soixante-dix mille âmes à Montréal. Vivre dans une grande ville, il en avait tant rêvé.

Barnabé Lanthier était venu à bout des hésitations de son beau-frère en lui promettant d'inscrire son fils au collège Sainte-Marie, le meilleur collège classique de la province avec le séminaire de Québec. Il est vrai que Délia, la mère d'Antoine, avait rivalisé d'astuce pour amadouer son mari. Leur aîné aux grandes études ! Un honneur qui rejaillirait sur toute la famille.

Absorbé dans ses réflexions, Antoine n'avait pas pris conscience de l'agitation autour de lui. Deux des passagers à l'arrière échangeaient avec fougue. Il tendit l'oreille.

— ... un commencement d'émeute ce matin devant les bureaux de la santé du faubourg est. Avec cette épidémie, on est assis sur un baril de poudre.

— Tu as raison ! C'est encore pire depuis que les autorités ont décrété la vaccination obligatoire et l'isolement des malades.

— Qui voudrait voir son logis placardé ou son enfant à l'hôpital des varioleux ?

— En plus, cet hôpital tombe en ruine !

Antoine, quant à lui, ne voyait d'autre solution que la vaccination de masse pour éradiquer l'épidémie de variole, d'autant qu'elle était maintenant gratuite.

L'impopularité de la vaccination s'était accrue après l'éclosion de plusieurs cas d'érysipèle à l'orphelinat Saint-Joseph. Cette douloureuse maladie de la peau était apparue peu après l'inoculation. On avait émis l'hypothèse que, dans ces cas bien précis, le vaccin ou les instruments de vaccination auraient été contaminés. La méfiance du public à l'égard des mesures proposées par les autorités était montée d'un cran quand certains médecins avaient remis en cause la qualité du vaccin.

Les anglophones de Montréal s'étaient presque tous fait vacciner et très peu d'entre eux avaient contracté la maladie. Par contre, dans les quartiers ouvriers de l'est de la ville, les enfants mouraient par centaines ces derniers temps. Ainsi, la semaine précédente, on avait dénombré près de deux cent vingt décès dus à la variole, la plupart chez les Canadiens français de Montréal.

Beaucoup croyaient que les médecins utilisaient la vaccination pour s'enrichir sur leur dos. Jusqu'à tout récemment, les vaccinateurs demandaient un dollar par vaccin et un autre dollar pour émettre le certificat de vaccination. Dans ces conditions, une famille de six enfants devait déboursé seize dollars. Comme le salaire hebdomadaire moyen des travailleurs variait entre six et huit dollars, bien peu pouvaient se permettre pareille dépense.

Les voix s'enflèrent derrière Antoine qui ouvrit grand les yeux tant les propos de ses voisins anglophones étaient désobligeants. Ils traitaient les Canadiens français d'arriérés et d'ignares parce que plusieurs s'opposaient à la vaccination.

The Herald, *The Star* et *The Gazette* publiaient des allégations similaires. Ces journaux avaient mené et menaient encore une véritable campagne de dénigrement à l'égard des Canadiens français, surtout contre les masses ouvrières des quartiers Saint-Henri, Sainte-Cunégonde et Saint-Jean-Baptiste. *The Montreal Herald* était même allé jusqu'à les accuser de malpropreté et à les rendre responsables de la propagation de l'épidémie.

Antoine tentait de suivre les discussions houleuses derrière lui. Ses voisins immédiats décriaient l'Ontario et les États-Unis qui, par peur de la contagion, menaçaient de boycotter les produits en provenance de Montréal, la capitale de l'industrie de la chaussure au Canada.

L'épidémie de variole risquait de ruiner bon nombre de commerçants montréalais. D'aucuns, parmi les plus importants, s'étaient réunis quelques semaines auparavant et avaient résolu d'exiger de leurs employés une preuve de vaccination pour eux et pour les membres de leur famille, sous peine d'être congédiés.

Plusieurs passagers, dont les deux compères francophobes derrière Antoine, quittèrent le tramway avant de traverser la rue Saint-Laurent, limite entre l'ouest et l'est de la ville. Antoine signifia au conducteur son intention de descendre au prochain arrêt.

Le jour déclinait lorsqu'il atteignit la rue Saint-Vincent, à deux pas de la place Jacques-Cartier. La maison en pierres grises de son

oncle comptait deux étages. Son étude de notaire occupait toute la partie droite du rez-de-chaussée, et la gauche lui servait d'écurie. Plutôt que de monter à la résidence, Antoine poussa la porte cochère.

Une jument alezane l'accueillit, les naseaux frémissants.

— Bonjour, Brunette !

Du bout des doigts, Antoine gratta le museau de l'animal.

— J'ai enfin eu le courage de dire au père Justinien ce qui me tracassait. Mais toi, Brunette, tu savais déjà tout ça, pas vrai ?

Antoine contourna le cheval et lui brossa les flancs.

— Tu es la seule à connaître tous mes petits secrets. Tu te souviens dans quel état j'étais à mon arrivée ? Tante Elizabeth qui ne parlait que l'anglais, et mon oncle, incapable de me servir d'interprète tant son étude l'accaparait... Une chance que tu étais là.

À présent, Elizabeth s'exprimait en français aussi bien que lui en anglais. Pendant sept ans, ils avaient pris des leçons l'un de l'autre et leur complicité ne cessait de croître. Combien de fois lui avait-elle répété, émue : « Mon cher Antoine, tu es pour moi le fils que je n'ai pas eu. »

Après une dernière caresse à Brunette, Antoine regagna le trottoir exigu qui séparait les maisons de la chaussée. La température s'était maintenue autour des quinze degrés toute la journée. Même si l'été s'attardait, les arbres du Champ-de-Mars, visibles au bout de la rue, se paraient des couleurs de l'automne.

Il grimpa quatre à quatre l'escalier intérieur menant à l'étage. Une femme au début de la cinquantaine lui ouvrit. D'une voix douce, teintée d'un fort accent, Elizabeth l'invita à se débarrasser de sa veste.

Tante Elizabeth possédait plus d'un caractère attribuable à ses ancêtres irlandais : une chevelure rouge feu, maintenant striée de gris, des joues constellées de taches de rousseur, des yeux entre le bleu et le violet.

— Le souper est prêt. J'appelle ton oncle.

Elizabeth saisit un long bâton, donna trois coups rapides au sol, attendit quelques secondes, puis frappa une autre fois. Peu après, un bruit de pas leur parvint de l'escalier.

Tout de noir vêtu à l'exception d'un plastron blanc, Barnabé Lanthier présentait un visage rubicond et rieur. Sa physionomie débonnaire allait à l'encontre de l'image traditionnelle du notaire, vieil homme sévère et solitaire.

— As-tu passé une bonne journée, Antoine ?

Sans attendre la réponse, comme à son habitude, Lanthier poursuivit :

— À table ! J'ai une faim de loup !

Elizabeth secoua une petite cloche en argent et laissa tomber avec lassitude :

— Vous avez toujours une faim de loup, cher ami.

Quatre pièces spacieuses et bien éclairées se répartissaient de part et d'autre du hall d'entrée : une cuisine, séparée de la salle à manger par des portes battantes, un salon et la chambre principale à proximité d'un minuscule boudoir, le lieu de prédilection de tante Elizabeth. Un escalier pentu menait sous les combles, là où logeait Antoine.

La bonne, coiffée d'un bonnet noir coupé de bandes blanches, déposa une soupière au centre de la table. Elizabeth fit le service de la soupe aux légumes qui fleurait bon le thym.

Barnabé Lanthier débita le bénédicité, puis plongea sa cuillère dans le bol fumant.

— Délicieuse, chère amie, s'extasia-t-il. Quoi de nouveau au collège, Antoine ?

Maintenant que son oncle n'avait plus l'estomac vide, il lui offrirait une oreille plus attentive. Antoine n'était pas prêt pour autant à commenter le sujet qui le tarabustait, même s'il était résolu à tout leur révéler avant la fin de ce jour.

— Au collège, pas grand-chose de neuf. Mais il paraît, mon oncle, qu'il y a eu un soulèvement ce matin, rue Sainte-Catherine Est. Une foule en colère se serait massée devant le bureau de santé pour ensuite forcer la porte. On y aurait lacéré les affiches qui ordonnaient la vaccination et celles devant être placardées aux murs des maisons contaminées.

— Les esprits sont chauffés à blanc ! Depuis près de deux mois, quand ce n'est pas la vaccination qui fait la manchette, c'est l'affaire Riel.

— Ne parlez surtout pas de ce bandit à notre table, Barnabé. Le notaire se rembrunit.

— Combien de fois devrai-je vous répéter, Elizabeth, que Louis Riel n'est ni un bandit ni un fauteur de troubles, mais le fondateur de la province du Manitoba et le défenseur des droits des Métis francophones établis dans ce coin de notre pays ! Vous auriez intérêt à délaissier *The Herald* et à lire les journaux en français. On y véhicule une tout autre image de cet homme, que nous considérons, nous, comme un héros.

— *My God* ! Un héros condamné à mort, répliqua Elizabeth, d'un ton acerbe.

Antoine leva le sourcil, étonné que leur divergence se manifeste en sa présence. Le couple s'opposait sur ce sujet brûlant, à l'instar des communautés francophone et anglophone du pays. En mars de cette année-là, Louis Riel avait été l'instigateur d'un deuxième soulèvement en quinze ans, cette fois, dans les Territoires du Nord-Ouest. Après de vaines tentatives pour faire valoir les droits de propriété de ses compatriotes, bafoués par les constructeurs du chemin de fer, il avait recouru aux armes pour que justice leur soit rendue. La révolte fut matée par l'envoi massif de soldats, et Riel fut traduit devant les tribunaux. Les orangistes de l'Ontario avaient exigé sa tête.

Le visage cramoisi, Lanthier lança avec indignation :

— Condamné à mort par un juge infâme ! Ce Richardson ne l'emportera pas en paradis. Le procès de Riel était truffé d'irrégularités. Les jurés n'ont-ils pas réclamé la clémence ?

La pendaison devait avoir lieu le 18 septembre, mais le 17, on apprit à Riel que son supplice serait retardé d'un mois afin de permettre à ses avocats de porter sa cause devant le Conseil privé de Londres. La plupart des Canadiens français trouvaient scandaleux le jugement de Richardson, et les assemblées de protestation se multipliaient partout au Québec, et même en

Nouvelle-Angleterre, où de nombreux exilés canadiens avaient élu domicile.

Barnabé Lanthier baissa le ton.

— À l'exemple de plusieurs concitoyens, j'ai fait parvenir une lettre au premier ministre du Canada pour lui demander de commuer la peine de Riel. Tu devrais faire pareil, Antoine. Au point où nous en sommes, nous n'avons plus rien à perdre. Il est important de rappeler à Macdonald que la voix du peuple, c'est la voix de Dieu. Sais-tu ce qu'il a osé dire ?

— Il aurait affirmé: « Même si tous les chiens du Québec aboient, Riel sera pendu. » Quel mépris ! Au collège, on ne parle que de cela.

— Mon estomac se révolte quand j'y pense. Quel manque de respect envers notre nation ! Il vous faut protester, vous aussi, les jeunes.

Contrariée, Elizabeth allait riposter quand la bonne présenta un plat de service rempli de viande bouillie accompagnée de chou, de navet et de pommes de terre. La veille, un rosbif avait été servi, comme chaque dimanche d'ailleurs. Elizabeth savait alterner les mets de tradition anglaise et française. Dans ce domaine, elle n'avait aucun problème à faire des concessions. Mais jamais elle ne se ralliait à l'opinion de son mari quand ce Riel était en cause. N'avait-il pas défié la reine d'Angleterre et du Canada ?

Le repas se déroula dans un silence presque monastique. Lorsque Antoine vit son oncle recueillir les dernières gouttes de bouillon de son assiette avec un bout de pain, il se permit de relancer la conversation.

— Pour l'heure, oncle Barnabé, les antivaccinateurs me pré-occupent tout autant. Il me semble que, si les autorités avaient mis plus d'efforts à expliquer la nécessité de la vaccination plutôt que de l'imposer, si elles avaient admis la mauvaise qualité du vaccin administré au printemps et traité le peuple avec plus d'égards, on n'en serait pas rendus là.

Elizabeth prit des mains de la bonne l'assiette de scones aux bleuets cuisinés l'après-midi même.

— Goûtez-moi ce délice de mes ancêtres. Ça vous fera oublier vos problèmes !

Une fois la prière des grâces récitée par le maître des lieux, Antoine se décida à aborder le sujet qui le tourmentait. Il déglutit et lança :

— Mon oncle, ma tante, je ne serai pas prêtre.

Le couple demeura sans voix. L'un et l'autre le fixaient, les yeux exorbités.

Barnabé Lanthier réagit le premier.

— Eh bien ! Pour une nouvelle, c'est toute une nouvelle !

Son oncle n'exprimait ni approbation ni reproche. Antoine n'y décelait qu'un grand étonnement.

Depuis qu'il était en âge de comprendre, Antoine entendait son père répéter à tous les vents : « J'ai donné mon plus vieux au Bon Dieu. Intelligent comme il est, on va en faire un évêque. »

À la fin de son cours primaire, la perspective du sacerdoce avait représenté, aux yeux d'Antoine, le summum de l'accomplissement, d'autant que son modèle, le bon curé Lachapelle, comptait parmi les membres les plus estimés et les plus influents de Saint-Léon-le-Grand.

Pourtant, Antoine savait qu'il ne voulait plus être prêtre. L'image de l'inaccessible Rosanne Gignac, la plus belle fille de Saint-Léon, lui collait encore à la peau après toutes ces années. Le regard de la jeune fille tout comme sa démarche féline l'avaient hanté bien des nuits. Combien de fois s'était-il éveillé aux prises avec de violents désirs ! En outre, lorsqu'il l'avait revue au village l'été précédent, il avait éprouvé un émoi tel qu'il avait douté de sa capacité à garder le célibat.

Que ferait-il de sa vie ?

Le visage du notaire s'éclaira.

— Mon neveu, si tu es intéressé, je t'offre mon achalandage à court terme. Tu termines ton cours classique, tu fais des études notariales et tu deviens mon assistant. Quand tu auras fait tes preuves, je te passe le gouvernail et je poursuis mes activités en dilettante. Tu aurais une clientèle fidélisée et des revenus assurés

dès ton entrée en service. Tu es d'accord ? conclut-il, à bout de souffle.

L'enthousiasme de Barnabé Lanthier le paralysa. Antoine n'éprouvait aucune attirance pour un travail qu'il imaginait solitaire et routinier. Ne trouvant pas les mots pour traduire sa pensée sans offusquer son bienfaiteur, Antoine commençait à s'affoler.

Le silence de son neveu atteignit le notaire telle une gifle.

— Pas besoin de parler, Antoine. Ton visage en exprime plus que n'importe quel discours.

Le notaire repoussa sa chaise avec brusquerie et redescendit à son étude.

Tante Elizabeth tapota le bras d'Antoine.

— Je le connais. Il est désappointé, mais pas fâché. Tu verras.

— Je suis désolé de l'avoir déçu, ma tante, mais je viens tout juste de me libérer d'un fardeau, et je ne pouvais me résoudre à m'en imposer un autre.

— Je te comprends. Sais-tu ce que tu aimerais faire ?

— C'est bien ça qui me décourage le plus : je suis dans le brouillard !

— Donne-toi un peu de temps. Sois confiant.

— Merci, ma tante. Merci d'être là.

Sa mallette à la main, Antoine gravit l'étroit escalier menant sous les combles. Une profonde tristesse l'habitait en même temps qu'une incroyable légèreté. Enfin, il avait osé avouer l'indicible. Pourvu que son oncle lui pardonne son manque d'intérêt pour le notariat !

À tâtons, il repéra un bougeoir, alluma la chandelle, puis une lampe à huile fixée au mur. Quand il n'était pas au collège, il vivait dans cette pièce, sauf à l'heure des repas.

Meublée d'une commode, d'un lit, d'une chaise, d'un banc et d'une table faite de larges planches posées sur des tréteaux, sa chambre était éclairée le jour par la lumière entrant par les carreaux d'une lucarne.

La table de travail croulait sous une pile de notes. Antoine s'était découvert une passion pour les récents travaux du Français Louis Pasteur et de l'Allemand Robert Koch. Ce dernier avait

prouvé, quelques années auparavant, que les maladies telles que la tuberculose et l'anthrax n'étaient pas causées par des substances mystérieuses ou l'aboutissement d'un mauvais sort, comme le voulait la croyance populaire, mais par des micro-organismes nommés « bactéries ».

La présente épidémie de variole avait permis à Antoine de mieux se documenter sur le sujet. Ses investigations l'avaient convaincu de l'importance des travaux des deux chercheurs, des pionniers dans leur domaine.

À peine avait-il déposé ses cahiers sur la table qu'une clameur monta de la rue. Antoine se hissa sur le banc, ouvrit la lucarne et se pencha au-dessus du vide. Une cacophonie de cris et de refrains populaires lui parvint.

Il ne voyait rien, mais le tumulte venait de l'hôtel de ville. Poussé par la curiosité, il dévala l'escalier et attrapa son chandail. Sur le pas de la porte, il fut interpellé par son oncle. Toute trace de rancœur avait disparu.

— Veux-tu bien me dire ce qui se passe ?

— Je l'ignore, mon oncle, mais ça me semble provenir du côté de l'hôtel de ville.

— Allons aux nouvelles. Excusez-nous, Elizabeth.

L'oncle et le neveu gagnèrent la place Jacques-Cartier par la rue Saint-Amable. Une foule imposante s'y était massée, scandant des « Vive la France » et des « Bravo, Riel ! » Une voix forte entonna « En roulant ma boule en roulant », dont le refrain fut repris avec entrain par un grand nombre. Le soulèvement populaire eut pour un temps des airs de fête.

Antoine aborda un homme vêtu d'une redingote.

— Pourquoi ce rassemblement, monsieur ?

— Rassemblement ? répéta-t-il, choqué. Il s'agit plutôt d'un petit groupe de têtes chaudes, suivi de plusieurs curieux. Ils en ont contre la vaccination obligatoire. Ces fomenteurs de troubles sont venus de l'est de la ville. Ils auraient fracassé sur leur passage des réverbères de la rue Sainte-Catherine et les vitrines des pharmacies où l'on vend des vaccins.

Jusque-là silencieuse, une femme s'interposa.

— Des chenapans, que je vous dis ! Ils ont aussi brisé les vitres des maisons de médecins et d'échevins favorables à la vaccination, après avoir mis à sac un bureau de santé dans l'est.

Rouge de colère, l'homme à la redingote désigna les policiers, incapables de contenir les ardeurs de la foule grandissante.

— Pourquoi ne les matraquent-ils pas ? Ils mériteraient d'être emprisonnés, ces malotrus !

Toutes les fenêtres de l'édifice abritant le journal *La Minerve* étaient éclairées. Des silhouettes se profilaient derrière les carreaux dénudés. Les journalistes devaient travailler ferme pour traduire en mots les gestes subversifs de la journée.

Un bruit de verre cassé attira Antoine et son oncle plus près de l'hôtel de ville. En quelques minutes, plusieurs des vitres du soubassement et du rez-de-chaussée volèrent en éclats. Armés de pierres et de pavés, de jeunes gens criaient : « À bas la vaccination obligatoire ! » et « Hourra ! Canadiens français ! »

— Quelle sauvagerie ! s'indigna Me Lanthier. Je ne peux pas croire qu'on s'attaque à un si bel édifice, et presque neuf à part ça ! Il a été inauguré quand tu es arrivé chez nous, Antoine. Tu étais en éléments latins à cette époque. Tu te souviens ?

Antoine regarda son oncle, perplexe. Comment pouvait-il se perdre en de telles considérations dans un moment pareil ?

Les cloches de la basilique Notre-Dame se mirent à sonner à toute volée.

— Le tocsin ! Le tocsin ! entendait-on tout autour.

— C'est encore plus grave que je ne le croyais, s'affola leur voisin. Vont-ils appeler l'armée en renfort ?

Un mouvement de foule obligea Antoine et son oncle à s'adosser au socle de la colonne Nelson pour ne pas être renversés. Épaule contre épaule, ils observaient la scène, médusés.

Le notaire se tourna vers Antoine et lui dit à brûle-pourpoint :

— À bien y penser, mon garçon, je ne peux nourrir aucune rancune à ton égard. Je suis déçu, je dois bien l'avouer. Toutefois,

tu as du talent, et je sais que tu réussiras. Quel que soit ton choix, tu pourras toujours compter sur mon appui, moral et financier.

Antoine se sentit libéré d'un autre poids. Pour rien au monde il n'aurait voulu peiner cet homme.

— Mon oncle, comment vous remercier ?

Le bruit des cloches noya ses paroles et raviva l'ardeur des manifestants, qui se massèrent au sud-est de l'hôtel de ville, au coin des rues Notre-Dame et Gosford, là où logeait le bureau principal du Conseil de la santé. De nouveau, ils lancèrent toutes sortes de projectiles dans les vitres.

Débordées, les forces de l'ordre tentaient de disperser les émeutiers. Un jeune Breton au fort accent monta sur un banc et harangua la foule.

— Libérons-nous du despotisme de nos tyrans ! Insurgeons-nous contre les ennemis de notre race ! Peut-on nous assurer qu'ils ne désirent pas nous empoisonner avec leur vaccin pourri ? À bas la vaccination obligatoire !

— À bas la vaccination obligatoire ! criait-on de toutes parts.

— Mais quel comportement de fous ! s'exclama Antoine, ahuri.

— Peu importe la raison, il est déplorable qu'on endommage ainsi la propriété publique. C'est révoltant, même si la cause est valable.

— Pour ma part, je ne trouve ni la cause valable ni l'approche des autorités adéquate. Il aurait été si simple d'informer comme il se doit la population au lieu d'imposer des directives qui n'ont qu'attisé la colère du peuple.

Un cri s'éleva au-dessus du tumulte. « Au *Herald* ! » Certains manifestants reprirent en chœur « Au *Herald* ! Au *Herald* ! » et se dirigèrent vers la place Victoria. Néanmoins, le gros de la foule se dispersa sans hâte.

Lanthier convainquit son neveu de retourner à la maison. N'empêche qu'Antoine aurait préféré, par curiosité, se rendre au *Herald*.

Les deux hommes suivirent en silence le bruyant défilé dans la rue Notre-Dame, puis bifurquèrent vers le sud, rue Saint-Vincent.

Antoine s'arrêta net.

— Mon oncle, je sais enfin ce que je veux faire de ma vie !
Tout m'apparaît tellement clair, ce soir...